

La rivière souterraine de Shatuca

JEAN YVES BIGOT (GSBM)

Après la retraite précipitée du Santiago et le séjour compensatoire de Villa Flor, nous passons au « plan C », un site karstique repéré en 2005 lors d'un précédent voyage où nous avons emprunté la route Tarapoto-Chachapoyas. Ce plan C s'appelle Gato Dormido, un massif calcaire aux formes bien développées qui présente l'avantage d'être situé en bordure de route, ce qui facilitera grandement nos déplacements. Nous sommes encore nombreux, c'est pourquoi nous nous séparons en deux groupes : l'un ira explorer la résurgence de Shatuca (La Esperanza), l'autre se rendra sur la commune d'El Progreso. En effet, la veille nous avons pris soin de contacter les édiles des différentes communes afin d'obtenir l'autorisation de sillonner le karst et recueillir, éventuellement, des objets archéologiques grâce à l'intervention de Manuel, le représentant officiel de l'INC de Chachapoyas.

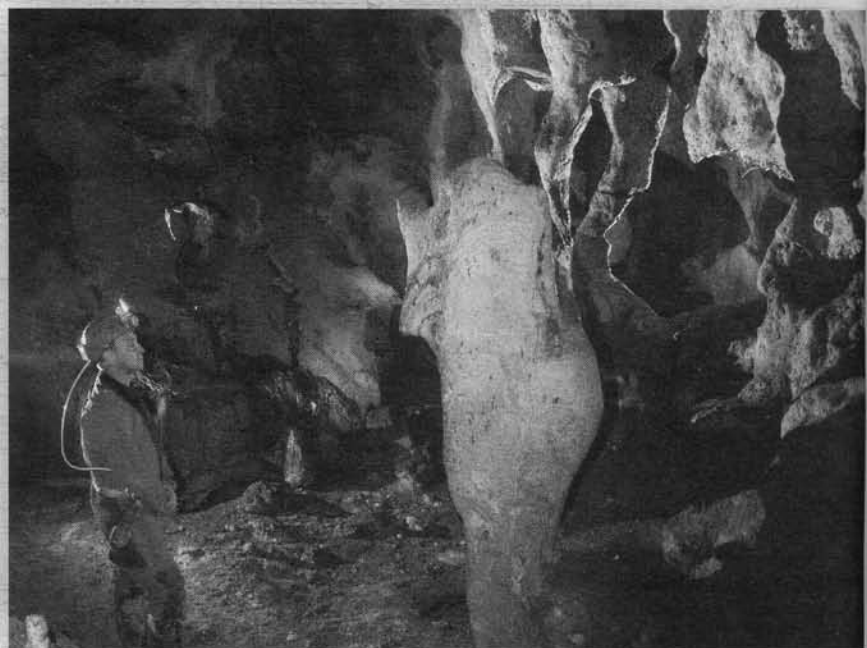
Le temps de s'équiper

Pour ma part, j'intègre le premier groupe, ce qui me paraît être un bon choix. J'ai bien sûr tout le matériel photo et topo dans mon sac, au cas où...

Nous descendons par un chemin nouvellement tracé qui mène au fond du vallon où sourd la résurgence du río Shatuca. Les coupes fraîches dans les terrains montrent des sables fins qui proviennent de la désagrégation des grès. Nous arrivons rapidement devant la grotte qui se cache sous un épais couvert végétal. Dans les premières salles éclairées par la lumière du jour, Olivier traque les tessons et les os. Une mandibule humaine gît dans les blocs ainsi que quelques tessons de céramique, mais il n'y a pas de quoi s'extasier. Il me faut un certain temps pour m'équiper, observer le milieu et déceler des artefacts ou la marque d'une présence humaine. Il est toujours très difficile de « faire vite et bien... » Bientôt des cris retentissent au fond de la caverne et je m'aperçois que les spéléologues confirmés, comme Jean Loup et Jean-François, barbotent déjà dans la rivière. Il va falloir être vigilant car accompagner Jean-Sébastien et Marjorie, pour lesquels la spéléologie est une activité relativement nouvelle, requière une certaine attention.

Bain forcé

Devant moi, Raul, un étudiant péruvien vêtu de sa combinaison orange « Ponts et chaussées », descend un ressaut qui mène à la rivière. Il s'enfonce dans l'eau jusqu'à la taille. Puis, c'est mon tour, le choc thermique est brutal. Je n'ai jamais été un grand adepte des bains de siège glacés et la progression en rivière est une facette de la spéléologie d'autant plus ludique que l'expérience est courte.



Après un « Rahhh ! » qui permet de répondre à l'électrochoc provoqué par l'intrusion d'une eau à 15°C dans les bottes, nous progressons en prenant soin de marcher sur les bancs de sable. L'équipe suit et les novices ne semblent pas inquiétés ou surpris par l'ambiance aquatique de la grotte.

C'est plutôt moi qui suis inquiet, car la

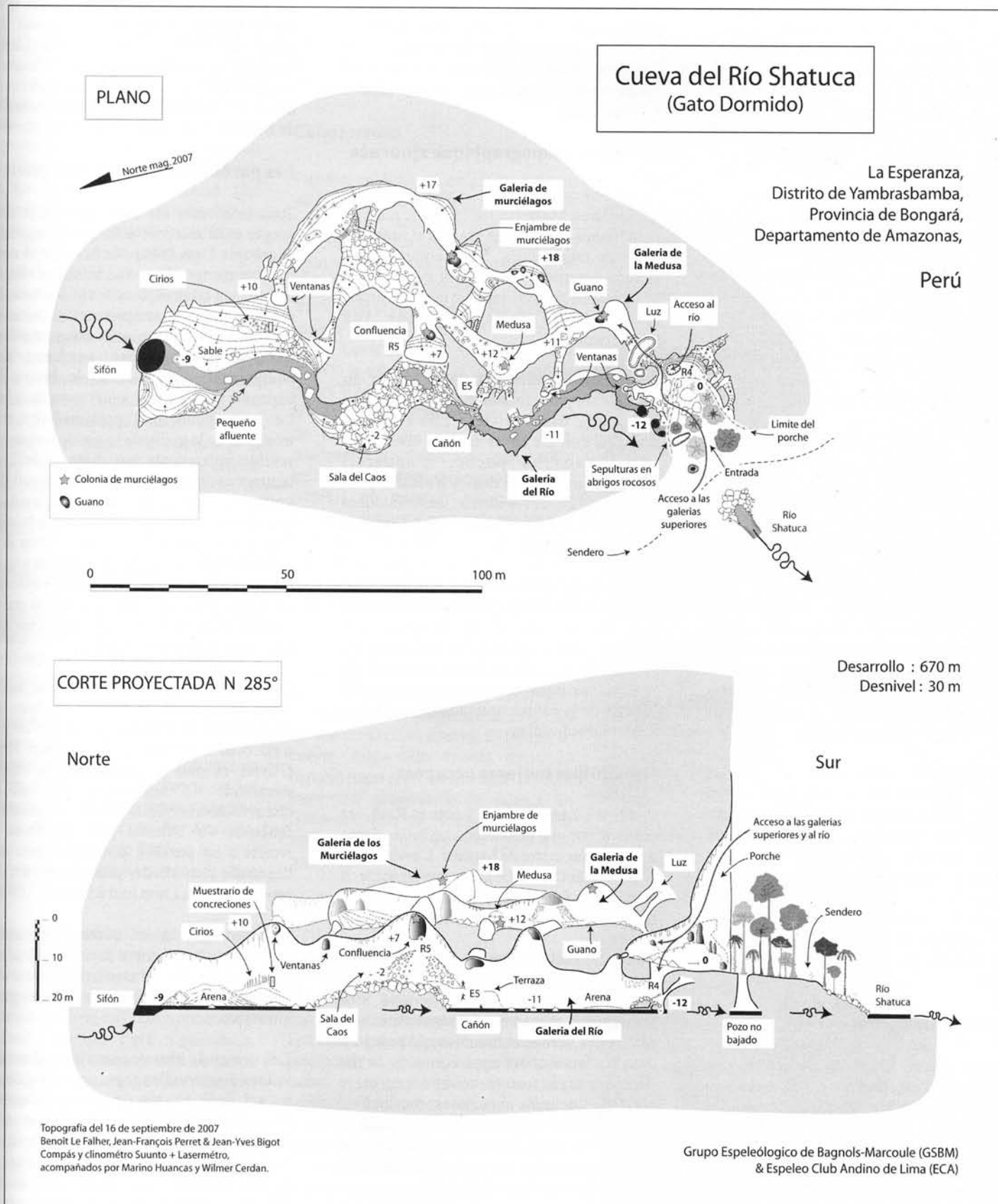
progression dans des galeries inondées est, quoi qu'on dise, plus dangereuse que dans des galeries sèches.

D'énormes stalactites obliques me rappellent que la lumière du jour est encore perceptible à cet endroit. En effet, même faible, elle a favorisé le développement d'une concrétion massive. Le bloc de calcite suspendu

s'avance comme un éperon vers l'orifice qui filtre un faible éclairage provenant de l'extérieur. On parle alors de « phytokarst », car la concrétion, telle une plante, cherche la lumière pour croître.

Le canyon inondé

Au bout de quelques mètres, nous



comprenons que les cordes et amarrages ne seront peut-être pas utiles ; les sacs de matériel sont alors laissés en tas sur une berge... Les bassins deviennent de plus en plus profonds, on a maintenant de l'eau jusqu'aux aisselles : il y a de l'ambiance. Les plafonds sont très élevés, et nos voix résonnent dans des volumes envahis par le concrétionnement.

Nous arrivons maintenant dans un canyon rempli d'eau d'où il faudra sortir car un « mur », en fait un gros bloc coincé en travers, se dresse devant nous. L'eau atteint la ceinture et nous devons escalader la paroi droite du canyon. Il ne s'agit pas d'une épreuve insurmontable, puisque la paroi n'est pas verticale, mais la roche est complètement perforée et altérée par la corrosion. Il y a bien des prises, mais elles vous restent dans les mains dès qu'on les sollicite. Finalement, Jean Loup parvient à passer, je le suis en ayant pris soin d'aller chercher les cordes dans les sacs laissés en chemin, et en installe une. J'estime que nous ne pouvons courir le risque d'une chute. Les ancrages naturels sont facilement trouvés et la corde est amarrée.

Prélèvements de concrétions

Pendant que j'installe la corde, Jean-François a tenté de passer par le côté gauche. Cependant, il lui est impossible d'aller plus loin, la paroi est surplombante. Jean Loup aperçoit des concrétions, des cierges d'un mètre de hauteur. Il demande d'en prélever un à Jef qui ne dispose d'aucun matériel. On assiste alors à une tentative de bris autorisé de concrétions sur un balcon dominant la rivière, un endroit inaccessible où personne n'aurait jamais dû mettre les pieds. L'expérience n'est pas concluante, et Jean-François renonce, il y aura certainement d'autres endroits plus faciles d'accès un peu plus loin.

Soudain, nous entendons des voix dans les voûtes, c'est Joël qui nous appelle ; lui et Olivier ont emprunté un réseau supérieur fossile qui communique avec la partie active (rivière). Au retour, Jean Loup tentera de reconnaître le passage. A priori l'escalade est faisable, mais nous ne prendrons pas le risque de franchir le pas, tout simplement parce que nous n'avons pas reconnu la partie supérieure de la grotte.

L'inévitable siphon

Devant, Jean Loup et Jean-François continuent l'exploration de la cavité et arrivent bientôt sur un passage pentu et glissant situé au-dessus de la rivière. Ça passe, mais il faut prendre quelques précautions. Plus loin, des bassins sont traversés avec une eau jusqu'à la ceinture ; les berges sont toujours sableuses comme le lit, d'ailleurs. Certes, les voûtes se

relèvent mais c'est bientôt un siphon qui arrête les explorateurs. Malgré les tentatives de contournement, aucune suite n'est découverte. Des semblants de départ de galeries sont examinés, mais il s'agit toujours de fractures perpendiculaires à l'axe de la rivière. Les fentes ont été élargies, non pas par le flux du cours d'eau, mais par la répétition des mises en charge (ennoiment et dénoiment des berges et parois) de la rivière ; ces fractures élargies finissent par « pincer » au bout de quelques mètres. La séquence « exploration » est terminée pour aujourd'hui, l'heure est maintenant studieuse avec la séquence « topographie ».

Une séance topographique ajournée

Jean-François explique le maniement du lasermètre à Marjorie, tandis que je reste au carnet pour dessiner les croquis et noter les données numériques. Nous commençons la topo à partir du fond de la grotte ainsi, nous aurons terminé lorsque nous sortirons mais, c'est sans compter les impondérables...

Après trois visées, Marjorie arrive au passage un peu glissant et, bien sûr, glisse puis tombe dans la rivière. Elle a de l'eau jusqu'au cou : c'en ai fait du lasermètre rangé dans sa poche. L'appareil électronique a pris l'eau et n'affiche plus aucun chiffre. A l'évidence, cette incident annonce la fin de la séance topo : ce sera pour une autre fois.

Secrètement, cette situation que personne n'a prévue m'arrange, je sais par expérience que les séances topographiques sont toujours plus longues qu'on ne l'imagine. Je vis donc cela comme une libération, car nous allons pouvoir reconnaître ensemble le reste de la cavité, notamment les parties supérieures fossiles.

Des équipes toujours occupées

Pendant ce temps, Jean Loup et Raul ont prélevé, sur une des berges, un beau cierge de près d'un mètre de hauteur. L'endroit est parfaitement identifié sur la topographie, il sera donc facile de fournir un contexte spéléologique (section de galerie).

Le but du prélèvement est la connaissance des climats anciens. Une fois sciée dans le sens de la longueur, la coupe des stalagmites présente une succession des séquences sèches et humides qui se « lit » dans les lamines des concrétions. Je ne me décide pas à rentrer comme ça, et je remonte quelques cheminées, ou dièdres, d'où semblent partir des galeries mais, à chaque fois, les volumes s'amenuisent et je comprends que les fractures orthogonales à la rivière ne mèneront nulle part.

En redescendant, Jean-François me signale

un gros mille-pattes de couleur miel que j'ai failli écraser avec la main : un chilopode du genre *Lithobius*. Il s'agit d'un monstre de plus de 10 cm de longueur. En Europe, les espèces du même genre, aux mandibules développées, ne mesurent que 4 cm et sont déjà considérées comme de redoutables prédateurs. On trouve généralement ces animaux dans les sols, l'humus, sous les feuilles mortes, mais rarement en grotte. Ce *Lithobius* n'est pas là par hasard, il vit sur la chaîne alimentaire du guano. En effet, des petits cloportes blanchâtres, lucifuges, vivent dans le guano de chauves-souris, c'est suffisant pour que survive ce monstre qui après avoir fui ma lumière sort de son trou pour enfin accepter une photo.

Les parties supérieures de la grotte

Tout le monde est déjà parti et je dois ranger mon matériel photo pour rejoindre le groupe. C'est l'heure de la sortie et aussi celle de manger. Une fois au soleil, chacun nettoie ses affaires dans le río Shatuca. Le repas est fait des sempiternelles boîtes de sardines à la tomate, puis nous attendons tranquillement que sèchent nos équipements tout comme le lasermètre exposé « ventre à l'air » au rayon du soleil. Le programme de l'après-midi est tout trouvé avec la visite de la partie fossile qui semble intéressante aux dires de Joël, un tantinet contrarié. Ce matin au départ des voitures, Joël s'est retrouvé seul, « abandonné » par ses camarades à la suite d'un quiproquo. Un « couac » dont il se serait bien passé ; gérant la vidéo et tout un matériel dédié, il n'est pas aussi mobile que les autres. Plus tard, chacun a admis que ce « grand moment de solitude » vécu par Joël ne devait plus se reproduire.

La visite de la grotte supérieure est facile, voire débonnaire. Je décide d'y faire des photos avec la devise « tout ce qui est pris n'est plus à prendre ». Jean Loup, Raul, Olivier et moi reconnaissons la cavité, parsemée de nombreux essaims de chauves-souris. Nous localisons plusieurs fenêtres, ou balcons, qui dominent la rivière ; un passage pourrait même être descendu sans corde, probablement celui repéré par Jean Loup tout à l'heure.

Aucune suite n'est découverte, aucun matériel archéologique non plus. Pour ma part, je trouve les volumes intéressants et la présence de chiroptères rend la grotte attractive.

Les urines de chauves-souris tombent des voûtes à intervalles réguliers et s'écrasent au sol dans les tas de guano présentant l'aspect d'une caldeira de volcan remplie d'un jus peu ragoûtant. Certes, les bruits de la grotte de Shatuca ont quelque chose de moins minéral que ceux des grottes d'Europe, mais au moins le dépaysement est garanti.■

El río subterráneo de Shatuca

JEAN YVES BIGOT (GSBM)

Luego de la retirada precipitada de Santiago y la reparadora estadía en Villa Flor, pasamos al "Plan C", un sitio kárstico identificado en el 2005 durante un viaje anterior donde tomamos la ruta Tarapoto-Chachapoyas. Este Plan C se denomina Gato Dormido, un macizo calcáreo de formas bien desarrolladas que presenta la ventaja de estar localizado al borde de la carretera, lo que facilitará mucho nuestros desplazamientos. Somos un grupo numeroso así que nos separamos en dos equipos: uno irá a explorar la resurgencia de Shatuca (La Esperanza) y el otro acudirá a la comunidad de El Progreso. La víspera tomamos la precaución de contactar a las autoridades municipales de las diferentes comunidades con el fin de obtener la autorización de surcar el carst y recolectar, eventualmente, objetos arqueológicos gracias a la intervención de Manuel, representante oficial del INC de Chachapoyas.

Momento de equiparse

Yo integro el primer grupo lo que me pareció una buena elección. Por supuesto que cuento con todo el material fotográfico y topográfico por si acaso...

Descendemos por un camino trazado nuevamente que nos lleva al fondo del pequeño valle donde nace la resurgencia del río Shatuca. La tala fresca en los terrenos muestran arena fina que proviene de la disgregación de la arenisca. Llegamos rápidamente frente a la cueva que se esconde bajo una gruesa cobertura vegetal.

En las primeras salas iluminadas por la luz del día, Olivier busca restos de cerámica y huesos. Una mandíbula humana yace en los bloques así como algunos restos de cerámica, pero no hay que emocionarse. Necesito tiempo para equiparme, observar el lugar y descubrir los artefactos o huellas de presencia humana. Siempre es muy difícil "hacerlo rápido y bien...". Pronto los gritos resuenan en el fondo de la caverna y me doy cuenta que los espeleólogos expertos como Jean Loup y Jean-Francois, chapotean ya en el río. Va a ser necesario ser precavido porque acompañar a Jean-Sébastien y Marjorie,

para quienes la espeleología es una actividad relativamente nueva, requiere cierto cuidado.

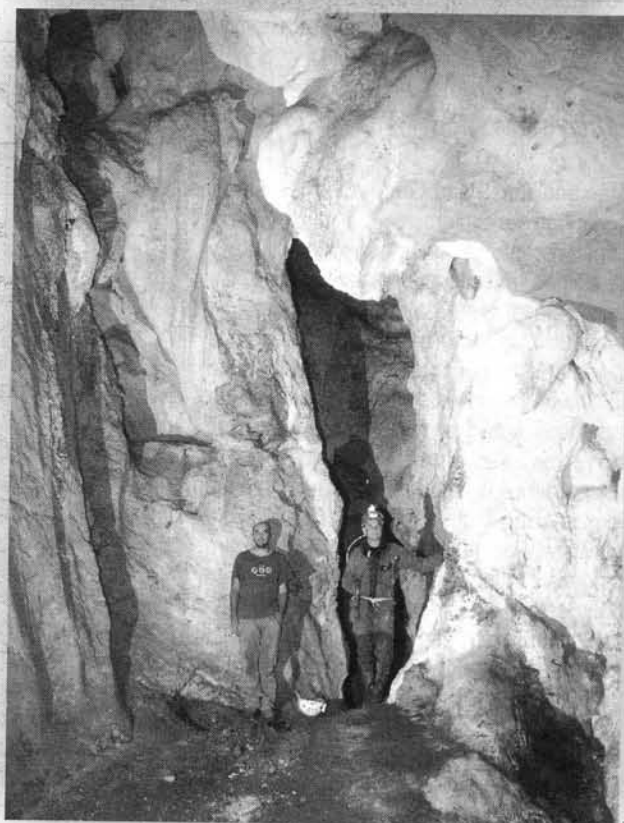
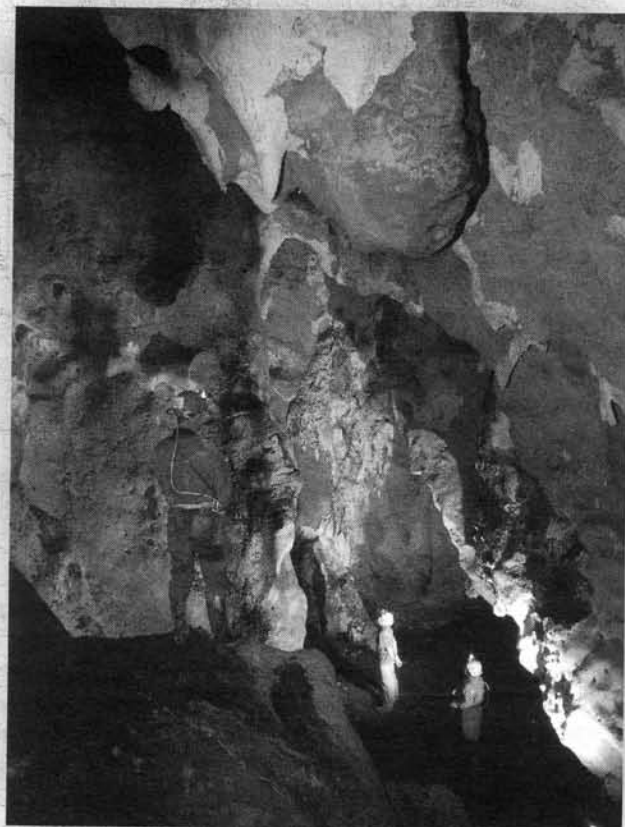
Baño forzoso

Frente a mí, Raúl, un estudiante peruano vestido con su mameluco naranja de "constructor", desciende primero por un desnivel que lleva al río. Se sumerge en el agua hasta la cintura. Luego, me toca a mí, el choque térmico es brutal. Nunca he tenido gran predilección por los baños de asiento helados y el ingreso al río es una faceta lúdica de la espeleología más aún cuando la experiencia es corta. Después de un "¡Rahhhh!" que permitió responder al electroshock provocado por el ingreso de un agua de 15°C en las botas, avanzamos con cuidado al caminar sobre los bancos de arena. El equipo sigue y los novatos no parecen preocupados o sorprendidos por el ambiente acuático de la cueva. Más bien soy yo el más preocupado porque el avance en las galerías inundadas es, digan lo que digan, más peligrosa que en las galerías secas.

Enormes estalactitas oblicuas me recuerdan que la luz del día es aún perceptible en este lugar. En efecto, aunque débil, ha favorecido al desarrollo de una concreción masiva. El bloque de calcita suspendido avanza como un espolón hacia el orificio que filtra una débil iluminación proveniente del exterior. Se habla entonces de "fitocarst" porque la concreción, como una planta, busca la luz para crecer.

El cañón inundado

Al cabo de unos metros, advertimos que las sogas y las amarras, tal vez, no serán útiles; por lo tanto, dejamos las mochilas con el equipo amontonadas en una orilla... Los estanques se vuelven cada vez más profundos, el agua nos llega hasta las axilas: hay mucho que ver en este ambiente. Los techos son muy altos, y nuestras voces resuenan en las paredes invadidas por el concrecionamiento. Llegamos a un cañón lleno de agua y tendremos que salir porque "un muro", que en realidad es un grueso bloque se erige delante de nosotros. El agua nos llega a la



cintura y debemos escalar la pared del cañón. No se trata de una prueba irrealizable, porque la pared no es vertical, pero la roca está completamente perforada y alterada por la corrosión. Aunque hay agarres, estos se quedan en las manos apenas los cogemos. Finalmente, Jean Loup logra pasar, yo lo sigo, tomando antes la precaución de ir a recoger las cuerdas que están en las mochilas que dejamos en el camino, e instalo una. Estimo que no podemos correr el riesgo de una caída, los anclajes naturales se encuentran fácilmente y la cuerda está amarrada.

Toma de muestras de concreciones

Mientras instalo las cuerdas, Jean-Francois intentó pasar por el lado izquierdo. Sin embargo, le es imposible ir más lejos, la pared está desplomada. Jean-Loup percibe concreciones, unos 'cirios' de un metro de altura. Le pide sacar uno a Jef, pero no tiene con qué. Entonces nos encontramos con la tentación de romper una de las concreciones ubicada en un balcón que domina el río, es un punto inaccesible donde nadie hubiera debido jamás poner los pies. La experiencia se termina por la dificultad y Jean Francois renuncia, sin duda, habrá otros puntos de más fácil acceso un poco más allá.

De pronto, escuchamos voces en las bóvedas, es Joel que nos llama. Él y Olivier tomaron un canal superior fósil que comunica con la parte activa del río. Al regreso, Jean Loup tratará de reconocer el pasaje. En principio la subida es fácil, pero no tomamos el riesgo de dar el paso, y subir simplemente porque no hemos reconocido la parte superior de la cueva.

El inevitable sifón

Más adelante, Jean Loup y Jean Francois continúan la exploración de la cavidad y llegan pronto a un pasaje inclinado y resbaloso ubicado por encima del río. Se puede pasar, pero hay que tomar algunas precauciones. Más adelante, atravesamos estanques con el agua llegando casi hasta la cintura; las orillas por cierto, son siempre arenosas como el lecho. En efecto, las bóvedas se levantan pero pronto encontramos un sifón que nos detiene en la exploración. A pesar de las tentativas de contorno de la galería, no se descubre ninguna continuación. Aparentes salidas de galerías son examinadas, pero solo se trata de fracturas perpendiculares al eje del río. Las grietas han sido ensanchadas, no por el flujo del curso del río sino por la repetición del crecimiento del río (las orillas y paredes se ahogan y se desahogan). Esas fracturas ensanchadas terminan por "apretarse" al final de unos cuantos metros. La secuencia "exploración" se termina por hoy día, ahora

toca la hora académica con la secuencia "Topografía".

Una sesión topográfica suspendida

Jean-Francois explica el funcionamiento del lasérmetro a Marjorie, mientras yo me quedo dibujando en el cuaderno los croquis y anotando los datos numéricos. Comenzamos la topografía desde el fondo de la cueva, de modo que habremos terminado al salir, pero sin contar con algunos imponderables... Luego de tres intentos, Marjorie llega al pasaje un poco resbaloso, se resbala y cae al río. Tiene el agua hasta el cuello y es el fin del lasérmetro guardado en su bolsillo. El aparato electrónico tiene agua y no registra ninguna cifra. Es evidente que este incidente anuncia el fin de la sesión topográfica: ya será para otra vez.

En secreto, esta situación que nadie ha previsto me conviene, pues sé por experiencia que las sesiones topográficas siempre son más largas de las que uno se imagina. Lo vivo como una liberación, pues vamos a poder reconocer juntos el resto de la cavidad, sobre todo las partes fósiles superiores.

Equipos siempre ocupados

Durante este tiempo, Jean Loup y Raúl han extraído de una de las orilla, un bello cirio de cerca de un metro de altura. El lugar está identificado perfectamente con la topografía, será entonces fácil de establecer un contexto espeleológico (sección de galería).

El objetivo es conocer los climas anteriores, a través del corte de las estalagmitas, en el sentido longitudinal, que presentan una sucesión de secuencias secas y húmedas que se "leen" en las láminas de las concreciones.

No me decido a regresar así que subo algunas chimeneas, o *dièdres*, de donde parecen partir algunas galerías, pero, cada vez, los volúmenes se reducen y comprendo que las fracturas ortogonales al río no llevarán a ninguna parte. Bajando, Jean-Francois me señala un grueso ciempiés de color miel que casi aplasté con la mano: un chilópodo del género *Lithobius*. Se trata de un monstruo de más de 10 cm. de largo. En Europa, las especies del mismo género, con las mandíbulas desarrolladas, no miden más de 4 cm y ya son consideradas como temibles depredadores. Estos animales se encuentran principalmente en los suelos, el humus, debajo de hojas muertas, pero rara vez en cuevas. Este *Lithobius* no se encuentra allí de casualidad, vive de la cadena alimenticia del guano. En efecto, unas pequeñas cochinillas blanquecinas,



lucífugas, viven en el guano de los murciélagos; es suficiente para que este monstruo sobreviva en ese medio, el cual después de huir de mi luz sale de su hoyo para por fin aceptarme una foto.

Las partes superiores de la cueva

Todo el mundo se ha ido y debo ordenar mi equipo fotográfico para unirme al grupo. Es la hora de la salida y también de comer. Una vez fuera en el sol, cada uno limpia sus cosas en el río Shatuca. La comida está hecha de las clásicas conservas de sardinas entomatadas, luego esperamos tranquilamente que se seque nuestro equipo así como el lasérmetro expuesto "vientre al aire" a los rayos del sol. El programa de la tarde consiste en la visita de la parte fósil que parece interesante.

Esta mañana a la salida de los autos, Joël estuvo un poco fastidiado porque fue abandonado por sus compañeros a causa de una equivocación. Como él se hace cargo del video y todo el material correspondiente, no estuvo listo tan rápido como los demás y por eso lo dejaron. Más tarde, todos admitimos que ese «largo momento de soledad» vivido por Joël no debía repetirse.

La visita de la cueva superior es fácil, inclusive divertida, así que decido tomarle fotos con la premisa de que: «todo lo que observe ahora ya no estará para verse luego». Jean Loup, Raúl, Olivier y yo reconocemos la cavidad cubierta de numerosos enjambres de murciélagos. Localizamos varias ventanas, o balcones, que dominan el río; incluso un pasaje que podría descenderse sin soga, probablemente era el que vio Jean Loup hace un rato. No descubrimos ninguna continuación ni material arqueológico tampoco. Por mi parte, yo encuentro interesantes los volúmenes y la presencia de quirópteros que vuelven atractiva la cueva. Los orines de los murciélagos caen de las bóvedas a intervalos regulares y se aplastan en el piso sobre los cúmulos de guano, presentando el aspecto de una caldera volcánica llena de un jugo poco apetitoso. En efecto, los ruidos de la cueva de Shatuca son menores que los de las cuevas de Europa, pero al menos el cambio de aire está garantizado. ■